

Des nouvelles
d'une p'tite ville

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Hade, Mario, 1952-
Des nouvelles d'une p'tite ville
Sommaire : t. 4. 1970, Jacques.
ISBN 978-2-89585-612-2 (vol. 4)
I. Hade, Mario, 1952- . 1970, Jacques. II. Titre.
III. Titre : Des nouvelles d'une p'tite ville.
PS8615.A352D47 2015 C843'.6 C2014-942500-7
PS9615.A352D47 2015

© 2016 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada



Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Visitez le site Internet de l'auteur : www.mariohade.com

Imprimé au Canada
Dépôt légal : 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Mario Hade

Des nouvelles
d'une p'tite ville

1970. Jacques



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur
chez Les Éditeurs réunis

Le secret Nelligan, roman, Les Éditeurs réunis, 2011.

L'énigme Borduas, roman, Les Éditeurs réunis, 2012.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 1 : 1946 – L'arrivée en ville,
roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 2 : 1951 – Les noces de Monique,
roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 3 : 1956 – Les misères de Lauretta,
roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 4 : 1962 – La vérité éclate,
roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 1 : 1967 – Violette,
roman, Les Éditeurs réunis, 2015.

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 2 : 1968 – Juliette,
roman, Les Éditeurs réunis, 2015.

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 3 : 1969 – Monique,
roman, Les Éditeurs réunis, 2015.

*La qualité d'un homme se calcule à sa démesure ;
tentez, essayez, échouez même, ce sera votre réussite.*

Jacques Brel

Chapitre 1

Née en 1940, Françoise Poulin était la deuxième enfant d'une famille de huit. Son père, Marcel, homme débrouillard et infatigable, possédait de grandes habiletés manuelles pour réussir dans la vie, mais il n'avait pas du tout le sens des affaires. Lucienne Tourigny, sa femme, était tout le contraire de lui, et se révéla rapidement très intéressée par les affaires après leur mariage. Ils se complétaient donc bien. Autant il avait de l'ardeur au travail, autant il était négligent quand venait le temps de se faire rétribuer. Heureusement, sa femme veillait au grain, ce qui leur permit d'acquérir une grande maison, qu'il transforma en trois logements. Son épouse ouvrit un petit commerce à même la maison, sacrifiant ainsi le salon.

Françoise avait hérité de la vaillance de son père et de l'intelligence de sa mère. Elle brillait en classe et obtenait des notes nettement au-dessus de la moyenne. Lucienne, sa dévote de mère, rêvait de voir tous ses enfants accéder à des études supérieures, et c'est ainsi qu'elle poussa ses deux aînés à fréquenter les hautes écoles. Françoise avait obtenu un brevet d'enseignement dans une école normale. Suivant les travaux de la commission Parent qui allait révolutionner l'éducation au Québec, elle travaillait d'arrache-pied pour terminer sa

formation et obtenir un baccalauréat, parce qu'elle savait que son brevet d'enseignement, à plus ou moins court terme, n'aurait plus de valeur.

Françoise avait connu Jacques Robichaud à *L'escale*, une boîte à chanson située aux coins des rues Drummond et Mountain, dans une tannerie datant du siècle dernier. *L'escale* avait fière allure avec ses vieilles briques rouges, même si elle craquait de partout. Les jeunes gens s'y retrouvaient durant la journée, les fins de semaine. Malgré le fait que Jacques soit un peu plus jeune que Françoise, il avait commencé à travailler à la Banque CIBC. Ils fréquentaient le même milieu, avaient des amis communs et se connaissaient de vue. À ce moment-là, elle enseignait déjà dans une école primaire de Granby. Militante engagée dans la JOC (Jeunesse ouvrière chrétienne), Françoise était gauchiste. Jacques, pour sa part, était issu du mouvement scout. Une expérience vécue lors de son voyage en Gaspésie et dans les Provinces maritimes l'avait radicalisé.

En 1962 s'était formé un petit cercle d'intellectuels plutôt bigarré composé de fils et de filles de la petite bourgeoisie, mais aussi de la classe ouvrière. Une révolution se préparait depuis la mort de Maurice Duplessis, laquelle remontait à quelques années déjà. La jeunesse d'alors sentait le besoin de s'émanciper du clergé, qui dominait la société québécoise depuis trop longtemps.

— Il faut qu'on prenne notre place au Québec ! lança Serge Dubois, qui militait lui aussi au sein de la JOC.

— Moi, je travaille dans une banque et je suis entouré d'Anglais. Le directeur est anglais, les caissières sont anglaises, et la population est en majorité anglaise. Au fond, je suis le seul Québécois du groupe, répliqua Jacques.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, Jacques ! Les Anglais, comme tu les appelles, sont aussi québécois que nous, à moins qu'ils soient nés à l'étranger, intervint Françoise, qui n'aimait pas la tournure de la conversation.

— Mon frère, qui est devenu directeur de la succursale de Granby, y travaille aussi. Mais, pour se faire engager, il a dû utiliser ses contacts et prouver qu'il était parfaitement bilingue, reprit Jacques.

— C'est comme ça qu'on va prendre notre place, en les battant sur leur propre terrain ! Et aussi par l'éducation ! dit Françoise.

— Oublies-tu que ce sont eux qui détiennent le capital ? fit remarquer Serge. Qu'est-ce que tu veux faire sans une maudite cenne dans tes poches ? Il n'est pas dit que c'est comme ça que je vais finir...

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? As-tu l'intention de braquer des banques, et si c'est le cas, ne viens pas dévaliser celle où je travaille..., dit Jacques à la blague.

— Je vais la gagner ma place parce que je n'ai pas peur de travailler, moi! rétorqua Serge.

Par cette pique, il voulait éloigner un concurrent un peu trop près de Françoise à son goût.

— Je n'ai pas peur moi non plus, mais il n'est pas nécessaire de travailler au pic puis à la pelle pour gagner sa vie. Le calcul vaut souvent le travail! Réfléchis à ça, Serge.

Offusqué, ce dernier se leva pour aller se chercher une bouteille de champagnette au bar, qui était en réalité du cidre. Jacques, lui, en profita pour proposer à Françoise une aventure hors du commun.

— Aurais-tu le goût d'aller à la *Butte à Mathieu* à Val-David? Il y a toujours de bons spectacles des plus grands chansonniers de l'heure.

— C'est loin! Si y on va, il va pratiquement falloir coucher dans le coin...

— Est-ce une proposition?

— Tu crois que j'ai peur? Un petit coup de fil à ma mère pour ne pas qu'elle s'inquiète et un petit mensonge, et je suis prête. Ça fait longtemps que j'ai envie de me promener dans ta MGA. Vas-tu baisser le toit?

— C'est déjà fait! Que va dire Serge en nous voyant disparaître?

— Je ne dois rien à personne. En plus, il veut rester chaste jusqu’au mariage... c’est complètement ridicule!

Ils sortirent de l’endroit et filèrent en riant aux éclats. Jacques s’immobilisa près d’une cabine téléphonique et Françoise put conter son boniment à sa mère. Quand elle raccrocha, elle avait un sourire sans équivoque aux lèvres et se promettait une journée inoubliable.

— Je t’avais dit qu’il n’y aurait pas de problème avec ma mère, elle est tellement naïve!

— Que dirais-tu si on arrêta à Montréal pour aller écouter Marcel Chaput à la nouvelle aréna Maurice-Richard, sur la rue Viau? On a amplement le temps de s’y rendre et d’aller à Val-David par la suite. J’aime beaucoup Chaput, et il a besoin d’encouragement!

— C’est comme tu veux, Jacques! Moi, je pense surtout à la nuit...

— Tu ne seras pas déçue, Françoise, je te le promets, dit-il en lui serrant la cuisse de la main.

Les élections provinciales du 14 novembre 1962 étaient sur toutes les lèvres. Même la météo était reléguée au second plan dans les conversations. La vieille garde était optimiste pour la circonscription de Shefford, mais pessimiste à l’échelle de la province. En général, toute la population du Québec sentait que les élections provoquées par le premier ministre Lesage amèneraient un changement positif. Le point de vue

de Jacques à ce sujet était ambigu. Il acceptait les libéraux comme un moindre mal. En contrepartie, il suivait avec beaucoup d'intérêt la carrière de Marcel Chaput, qui s'était présenté comme candidat indépendant et indépendantiste. Le RIN l'avait appuyé, mais sans le faire ouvertement, il était livré à lui-même. Jacques était furieux de ce manque de transparence. Françoise mit fin à ses réflexions.

— C'est grisant de se promener dans une auto sport avec le vent qui nous joue dans les cheveux, fit-elle remarquer.

— Je m'excuse, mais je pensais au rassemblement et je me disais que c'était toutes des couilles molles, à l'exception de Bourgault et de Grenier! Je te dis que ce n'est pas demain qu'on va connaître les vrais changements au Québec...

— J'aime bien ton discours, car il est très différent de celui de Serge qui, lui, n'a pas vraiment d'opinion politique. Quand il en a une, elle est très conservatrice.

— Quand tu entendras Chaput, tu verras que c'est un excellent orateur. Si Bourgault y est cet après-midi, tu vas tomber sur le dos! Ils sont époustouflants, ces deux-là...

— Est-ce qu'on va y être à temps pour écouter leur discours?

— Je vais te montrer la puissance de mon cheval si tu n'es pas peureuse! Hi ho, Silver!

Ils filèrent à vive allure, jusqu'à l'approche du pont Jacques-Cartier. Jacques décéléra et regarda Françoise tout en lui

caressant la cuisse. Elle avait le teint d'une femme grisée par l'émotion. Il avait conduit comme un professionnel de course automobile et, par chance, il n'avait pas croisé de voiture de police.

— Est-ce mes caresses ou ma conduite qui te donnent ce teint magnifique ?

— Disons que ta conduite m'impressionne et, dans les deux cas, j'aime bien ça !

— Sais-tu que tu es une vraie coquine ? J'ai l'impression qu'il vaut mieux que je sois à la hauteur aux deux niveaux, sinon, gare à moi !

— Ne t'inquiète pas trop de ta performance, Jacques, car en cas de défaillance, je saurai bien ranimer ta fougue ! lui lança-t-elle d'un regard fripon.

— Je ne suis pas du tout inquiet, car ça fait trop longtemps que j'attends ce moment pour m'écrouler à la ligne d'arrivée.

— Vu sous cet angle, je t'avoue que j'ai très hâte que tu la franchisses, cette ligne...

— Et moi donc ! dit-il en remontant sa main jusqu'à son entre-cuisse puis jusqu'à sa petite culotte.

Françoise, qui laissa cette main la toucher, émit un léger soupir de satisfaction, sachant que ce n'était là qu'un avant-goût. Jacques ne put s'empêcher de sourire de contentement.

Décidément, la journée s'annonçait prometteuse. Si, de surcroît, elle aimait la politique autant que lui, cela signifiait qu'ils étaient faits pour être ensemble.

À l'assemblée, il y avait foule, et Marcel Chaput était en verve pour expliquer sa vision de l'avenir du Québec. Il soulevait l'assistance, qui avait été réchauffée par Pierre Bourgault. Ce dernier l'avait présenté comme étant un homme authentique qui croyait à son programme. À l'évidence, Bourgault partageait aussi les idées de Chaput. Ce dernier enflamma Françoise par sa harangue et aussi Jacques, qui avait poussé des cris partisans. À la fin, ils sortirent de l'aréna en chantant des chants patriotiques avec la foule. Ils retrouvèrent la MGA et prirent la direction des Laurentides.

— Comment tu te sens, Françoise ?

— Je me sens tellement bien, tu ne peux pas t'imaginer !
Wow !

— J'ai eu très chaud à l'aréna ! Rouler nous fera du bien !
Que dirais-tu d'une baignade ?

— Dis donc, tu veux en faire des choses aujourd'hui ! Je voudrais bien, mais je n'ai pas de maillot !

— Je connais une rivière où tu n'as besoin de rien pour te baigner. C'est en plein bois !

— J'ai plus envie de m'étendre un peu et peut-être aussi d'une crème glacée ?

— Si tels sont tes désirs, ils seront exaucés! Au premier Dairy Queen que je vois, j'arrête!

— Tu seras bien récompensé avant le souper si tu veux...

— J'ai une idée de l'endroit où nous pourrons nous allonger confortablement sans être dérangés par les moustiques.

— Ce sera long? demanda-t-elle.

— Mais non! L'hôtel s'appelle La Sapinière, et je filerai comme le vent pour te satisfaire dans les plus brefs délais...

Sans mettre leur vie en péril, Jacques roulait à toute vitesse sur ce chemin sinueux qui donnait fière allure à son automobile britannique conçue pour ce genre de route. Il savait que sa conduite irréprochable excitait Françoise et stimulait sa libido. Quand ils arrivèrent à Val-David, Françoise ne s'attendait pas à découvrir un hôtel aussi majestueux dans ce petit village éloigné. Ce qu'elle ignorait, c'était qu'il y avait une foison de ce genre d'hôtels dans les Laurentides, comme l'auberge Alpine Inn ou Le Chantecler à Sainte-Adèle. Ils se présentèrent à la réception et se firent passer pour M. et Mme Robichaud. Jacques signa le registre et prit la clé qu'on lui tendit. Une fois dans la chambre, Françoise oublia la crème glacée qu'elle se promettait de déguster et se réfugia dans la salle de bain. En entendant le jet de la douche, Jacques esquissa un large sourire. Il retira son veston et ses chaussures en murmurant qu'il serait le prochain à se rafraîchir.

Puis Françoise apparut enroulée dans une grande serviette et donna un baiser à Jacques en passant à ses côtés. Ce dernier s'empressa de répondre à son avance en lui coulant un regard qui en disait long sur ses intentions. Il se précipita sous la douche et se savonna rapidement, tout en essayant de réduire son érection. L'eau froide fit rétracter les muscles de son membre. Françoise s'était glissée sous les draps et l'attendait patiemment. Une fois Jacques près du lit, il se pencha au-dessus d'elle et l'embrassa tout en soulevant les draps. S'allongeant près d'elle, il admira ses seins volumineux, mais fermes. Il ne put résister à l'envie de les caresser avec sa bouche. Il apprécia son initiative au lit, car elle était curieuse et entreprenante. Elle était belle et avait une peau satinée. Leur première expérience fut concluante, puisqu'elle avait beaucoup joui, pour le plus grand plaisir de Jacques.

— Si on allait souper avant le spectacle ? demanda Jacques.

— Pourquoi pas ! J'ai très faim, mais je veux me rafraîchir un peu pour éviter de traîner dans la salle à manger une odeur de sexe qui me tiendrait prisonnière toute la soirée.

— Tu n'aimes pas cette odeur si particulière ?

— C'est tout le contraire, mais ça peut nuire à ma concentration. Je me crois capable de récidiver en fin de soirée, si tu te sens suffisamment en forme à ce moment-là.

— Ne t'inquiète pas de ma capacité de performer plus tard en soirée. Je pourrais t'honorer sur-le-champ si tel était ton désir. N'oublie pas que j'ai juste vingt et un ans, que je pète le feu et que je suis fou de ton corps.

— C'est vrai! J'oubliais que tu n'étais qu'un jeunot et moi, une femme d'expérience... Montre-moi tes papiers qui prouvent que je ne risque rien, car un détournement de mineur, ce n'est pas une mince affaire, dit-elle pince-sans-rire.

— Si je sors mon portefeuille pour te prouver que je suis majeur, je te préviens que le coût sera élevé, dit-il en fouillant dans ses poches.

— Ce ne sera pas nécessaire, j'aime bien l'idée que tu sois plus jeune que tu le prétends. J'adore la chair fraîche...

— Perverse!

— Un peu, tu as raison! Allons souper si tu tiens à aller voir le spectacle. Sais-tu qui se produit ce soir?

— Il me semble que j'ai vu une affiche de Raymond Lévesque en entrant dans le hall de l'hôtel! Je vais vérifier en descendant! Allons manger!

Ils se rendirent à la salle à manger. Jacques avait pris soin d'annoncer à Françoise que c'est lui qui régalerait. Elle avait la réputation d'accepter difficilement le fait que c'était l'homme qui payait tout. Pour elle, cette mentalité était machiste. Femme moderne, elle était fière de son indépendance financière et ne

voulait en aucun cas être redevable à qui que ce soit. Selon elle, souvent les hommes croyaient pouvoir tout s'offrir avec leur argent, y compris les faveurs sexuelles d'une femme, et ça la dégoûtait au plus haut point. Si elle acceptait de faire l'amour avec un homme en tant que femme libérée, c'était qu'elle le désirait tout simplement. Elle voulait Jacques Robichaud comme elle avait voulu les quelques autres hommes avec qui elle avait eu des rapports sexuels. Pour l'instant, elle avait jeté son dévolu sur Jacques et se promettait d'aller au bout de la question, à savoir s'il était digne d'intérêt. Peut-être s'apercevrait-elle qu'il n'était qu'une relation d'un jour et un type sans cervelle, mais ce n'était pas son impression.

Le souper et le spectacle furent excellents, comme elle s'y attendait. Et elle fut éblouie par la fin de la soirée, qui s'est terminée dans l'intimité de leur chambre d'hôtel. Jacques se surpassa en faisant preuve d'une imagination délirante au lit. En plus d'être repue, elle avait atteint son but premier : le séduire totalement. Très philosophe, elle se promet de le séduire par une autre approche, ou peut-être par une combinaison d'approches. Si, par exemple, il l'invitait une autre fois chez lui à Ormstown, elle vérifierait le vieil adage selon lequel c'est par l'estomac qu'on retient le mieux un homme. Malgré ses doutes sur la véracité de cette maxime, elle était assez habile en cuisine pour épater Jacques. En rajoutant quelques éléments de nature sexuelle au menu, elle était presque certaine d'avoir une formule gagnante. Elle pouvait

l'époustouffler en faisant étalage de sa culture générale sans crainte de l'effaroucher, car elle avait l'impression qu'il préférerait une femme cultivée à tout autre type de femme.

Le lendemain, sur le chemin du retour vers Granby, elle aborda le sujet de sa vie à titre d'employé de banque et de son exil à Ormstown. Jacques semblait emballé par sa vie loin de Granby.

— Le travail, ça va parce que, primo, j'ai le logement inclus, tout comme mon frère Yvan à l'époque où il a commencé à la banque. Deuxio, je suis le seul bilingue, à part le directeur. Tertio, je me fais une petite fortune au poker en les écrémant tous les mardis soir. Quatro, le travail est tellement facile que c'est à se demander si quelqu'un d'autre que moi sait compter parmi les employés.

— C'est la preuve que tu n'as pas encore atteint ton niveau d'incompétence !

— Quel est l'intérêt d'atteindre ce niveau d'incompétence, comme tu l'appelles ?

— L'intérêt est que tu es sous-utilisé par rapport à tes capacités et qu'à plus ou moins court terme, tu vas devenir blasé et insatisfait de ton travail. Tu seras malheureux si tu ne peux plus avancer dans l'échelle organisationnelle.

— Je croirais entendre mon frère Yvan. Mais tu n'as pas tout à fait tort, parce que je me sens déjà comme ça avec mon directeur, qui est con comme un balai.

— Tu n'as pas envisagé de faire autre chose ?

— C'est vrai que j'ai choisi la facilité, mais en attendant, je m'amuse bien et j'ai pu m'offrir cette bagnole que tu aimes tant. Je n'ai pas l'intention de faire carrière dans le milieu bancaire, mais je ne sais pas vraiment ce que j'aimerais faire...

— J'aime ta franchise, Jacques ! Ce n'est pas tout le monde qui peut en dire autant. C'est sûrement pour cette raison que je t'apprécie tant.

— Juste m'apprécier ?

— Pour l'instant, ça ne te suffit pas ?

— Tu as raison de dire que j'en veux toujours plus ! Je suis un éternel insatisfait...

— Pourquoi ne retournerais-tu pas aux études ?

— Depuis que je travaille, je me suis gâté un peu et j'aurais de la difficulté à vivre plus simplement. Il faut penser à l'appartement à Montréal et tout le tralala... je n'ai personne pour me soutenir, mes parents ne sont pas riches. Ce serait vivre dans la misère, et je ne veux pas y penser pour l'instant.

— On aura l'occasion d'en reparler, mais pour le moment, j'attends toujours ton invitation à passer une fin de semaine dans ta ville d'adoption, à moins que je ne t'intéresse pas plus que ça ? Je comprendrais...

— Je ne demande pas mieux que de passer une fin de semaine complète avec toi. Je pourrais même payer ton billet d'autobus.

— Je peux régler mon transport, l'épicerie et l'alcool que nous boirons. Je ne suis pas à l'aise avec le fait que tu paies pour moi. Hier, c'était différent parce que tu m'as pris au dépourvu. Aujourd'hui, il est temps de remettre les pendules à zéro.

— C'est comme tu veux, Françoise, mais si tu souhaites venir la fin de semaine prochaine, je serais l'homme le plus heureux du monde. Je n'ai pas terminé l'exploration de ce corps excitant...

— Ne joue pas aux machos, ça ne te va pas bien! Par contre, j'aime bien que tu me désires autant. Je te dirais que c'est partagé en ce qui me concerne.

— D'accord! Je t'attends donc vendredi soir prochain. Je t'avertis: je ne suis pas le mieux équipé pour faire à manger. Il y a un restaurant près de la banque.

— Ne te préoccupe pas de ce genre de détail. Par contre, j'aimerais que ce soit moins effréné qu'hier parce qu'à ce rythme, je serai brûlée en rentrant au travail le lundi suivant.

— Je suis désolé!

— Ça va et comme on dit souvent, un homme averti en vaut deux! Pas vrai?

Jacques ne répondit pas à cette dernière remarque. Il acquiesça tout de même d'un mouvement de tête contrit. Ils approchaient de Granby par la route 1. Le voyage de retour se fit à une vitesse moins rapide. Ils eurent le temps de contempler le panorama, soit le mont Rougemont et, plus loin, le mont Yamaska à Saint-Paul-d'Abbotsford, avec des vergers à perte de vue, et les jolis petits kiosques qui bordaient la route. La plupart des gens de la région ne voyaient plus le majestueux décor qui les entourait. À l'approche de Granby, on pouvait aussi admirer les monts Brome et Shefford, qui faisaient de la ville une charmante vallée. En tant qu'ancien scout, il avait eu le temps d'explorer ces magnifiques collines montérégiennes. Il se promettait de lui faire découvrir ses secrets avec ses petits lacs ignorés de la population en général, si leur aventure se poursuivait au-delà d'une semaine ou deux.

Françoise l'embrassa avant de le quitter devant l'église Notre-Dame, qui était tout près de chez elle. Ils se donnèrent rendez-vous le vendredi suivant, à Ormstown. En la regardant s'éloigner, Jacques constata qu'il avait faim. La cantine Trudeau était immobilisée à côté de l'église, rue Saint-Antoine, et l'odeur de friture avait stimulé son appétit. Il se gara et commanda deux hot-dogs, une frite et un cola. Tout en dégustant son repas, il se rappelait son adolescence lorsqu'il faisait partie de la troupe septième Notre-Dame et qu'il était le chef de la patrouille des aigles. Que de bons souvenirs! Des années de bonheur qu'il n'hésiterait pas à recommencer... La vie était tellement plus simple et plus formatrice

à ce moment-là. Il se rappelait son indépendance et à quel point cela horripilait sa mère. Le sentiment de liberté qu'il avait ressenti en faisant le tour de la Gaspésie et des Provinces maritimes avait été un point décisif de sa vie, entre l'adolescence et l'âge adulte.

En se rendant chez elle à pied, Françoise pensait à sa folle équipée de la veille où, sur une impulsion du moment, elle avait dit oui à la proposition de Jacques Robichaud. Elle avait perdu la tête, mais aussi un prétendant. Serge n'accepterait certainement pas sa soudaine disparition avec un rival. Et après tout, c'est ce qu'elle souhaitait, elle n'avait pas à avoir de regrets. Jacques lui plaisait, même s'il faisait dans la démesure. En son for intérieur, elle se disait qu'elle aimerait être un peu comme lui. Elle en avait assez de jouer constamment à la fille sage. Son travail d'enseignante l'obligeait à faire preuve de plus de retenue en public, mais cette contrainte se limitait uniquement à la p'tite ville de Granby. Elle avait déjà hâte à vendredi prochain pour retrouver son nouvel amant.

Après s'être légèrement sustenté à la cantine, il prit lui aussi la direction de la maison familiale, où sa mère devait l'attendre avec son linge propre et fraîchement repassé. Elle se donnait bien du souci, il aurait pu l'apporter à la buanderie, mais elle y tenait. Elle avait l'impression de le retenir ainsi, cependant il ne faisait pas preuve de beaucoup de reconnaissance à son égard. Elle avait perdu le contrôle sur lui dès l'adolescence. Elle avait beau l'admonester, il n'en faisait toujours qu'à sa tête. Elle pensait à la visite d'Yvan quelques jours plus tôt et

se demandait si elle devait en parler à Jacques. Finalement, elle était bien contente qu'il fût absent à ce moment-là. Elle se remémorait parfaitement la conversation qu'ils avaient eue ensemble.

— C'est vraiment une tête brûlée, cet imbécile ! Je vais l'étripper, ce misérable !

— Qu'a-t-il donc fait pour te mettre dans un tel état ?

— C'est un crétin, maman ! Il n'a jamais saisi qu'il travaillait pour une banque canadienne, et de surcroît majoritairement anglophone. Il se permet d'écrire dans un journal indépendantiste. Il mériterait de se faire renvoyer, et c'est ce qui va arriver si jamais la direction tombe sur ce torchon. Il est fou ou quoi ?

— Voyons, Yvan ! C'est quand même ton frère !

— C'est un innocent ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— Je te défends de parler comme ça de ton frère. Il a droit à ses idées comme toi aux tiennes.

— Oui, mais maman, il faut être cohérent dans la vie ! On ne peut pas faire ce qu'on veut sans penser qu'un jour on pourrait nous affronter avec nos idées.

— Il faut être indulgent, Yvan ! Il est jeune à une époque qui est plus permissive que dans mon temps et même que dans le tien.

— N'essaie pas de le défendre à tout prix! Nous n'avons que sept ans de différence. La vie n'a pas tant changé en si peu de temps. C'est juste qu'il se fout de tout depuis son voyage en Gaspésie. Il a trop fréquenté d'anarchistes à Percé!

— Je ne pourrais pas te le dire, mais on ne peut pas nier le fait qu'il est très intelligent, répondit sa mère.

— L'intelligence ne sert à rien si elle n'est pas utilisée à bon escient. Jacques est l'exemple parfait d'un talent gaspillé.

— Il n'a que vingt et un ans, donne-lui une chance de faire ses preuves.

— Je n'aurais pas de problème avec ses agissements s'il ne portait pas atteinte à ma réputation à la banque. Dis-lui que je veux le voir le plus tôt possible, mais ne l'avertis pas de mes raisons, sinon il va se défilier.

— D'accord, d'accord! Tu es tellement intransigeant que je ne te comprends plus. Je te dirais que nous avons des problèmes familiaux plus prioritaires que vos différends. Le bébé de Nicole va naître infirme, et elle est vraiment malheureuse. Est-ce que tu réalises que vos problèmes sont bénins à comparer aux siens?

— Je suis désolé pour Nicole, mais qu'est-ce que j'y peux? Qu'en est-il de la fameuse rumeur qui circule au sujet de Monique?

— La pauvre a fini par accepter la situation puisqu'elle ne peut rien y changer. Son mari la soutient, même si ça peut nuire à ses ambitions de devenir commissaire de la commission scolaire. Le curé lui a même demandé s'il aimerait devenir marguillier de la paroisse.

Lauretta décida de mettre Jacques en garde de la teneur des propos de son frère Yvan. Elle voulait surtout éviter la discorde entre ses deux fils. Elle l'entendit soudainement arriver. Émile était dans le jardin ou dans le garage avec une bière à la main, vu l'heure avancée de l'après-midi.

— Bonjour m'man! Quoi de neuf dans notre belle et grande famille?

— Pour une fois, rien de neuf, à l'exception de Gérard qui veut arrêter de faire du taxi. Sa femme dit qu'elle ne le voit pas assez souvent! Essaie de comprendre ça: il y a des femmes qui se plaignent que leur mari ne travaille pas assez, alors que d'autres se plaignent du contraire... Veux-tu bien me dire où tu étais passé? J'étais inquiète sans bon sens! T'aurais pu m'appeler si tu savais que tu étais pour découcher? Je trouve que tu n'es pas très gentil avec moi!

— Je m'excuse, m'man, mais je suis monté dans les Laurentides pour aller voir le spectacle de Raymond Lévesque, et on a couché à Val-David...

— Prends donc l'habitude de m'avertir, tu le sais que j'ai le cœur malade. Fais donc pas exprès, Jacquot!

— Oui maman! Je ne descendrai pas la fin de semaine prochaine parce que c'est ma fin de mois à la banque.

— Ton linge est prêt et repassé. Est-ce que tu soupes avec nous? Avant que j'oublie, Yvan est passé à la maison et il a lu ton article dans le journal: il n'était pas content du tout.

— Je n'ai pas faim, m'man! Je vais redescendre à Ormstown pour être en forme demain. Merci pour mon linge, t'es un amour. Tu diras à Yvan que, s'il a quelque chose à me dire, il sait où me rejoindre. Il ne recommencera pas à faire son p'tit *boss* de bécosse avec moi!

— Ne t'inquiète pas, mon garçon! Je lui ai dit que tu avais droit à tes opinions, et moi je l'ai trouvé très bien écrit ton article. Tu as un réel talent!

Jacques empoigna son sac et sortit de la maison après avoir embrassé sa mère. Il avait hâte d'être chez lui, en haut de la banque. Il prit la route avec soulagement. Il eut tout le temps de réfléchir à sa fin de semaine et trouva le bilan très positif. Françoise s'était avérée être une compagne agréable et une excellente maîtresse. Il repensait à son frère Yvan qui n'avait pas aimé l'article qu'il avait écrit dans le journal du RIN, *L'indépendantiste*, et dans lequel il dénonçait la léthargie de ses membres. Avec Henry Somerville comme député dans Huntingdon et sa circonscription de résidence étant majoritairement anglophone, il ne pouvait pas espérer grand changement de ce côté-là. Il apprendrait à son frère à ne pas s'ingérer dans sa vie privée. Et si la haute direction de

la CIBC était informée de son article et qu'elle le remerciait pour l'avoir rédigé, il intenterait un procès contre elle pour atteinte à sa liberté. À bien y penser, si jamais il décidait de retourner aux études, c'est en droit qu'il s'inscrirait, mais il n'était pas prêt. Sa situation et sa vie étaient trop agréables pour délaissé son confort. Il chassa ces pensées pour organiser sa fin de semaine prochaine. Un gros ménage de l'appartement s'imposait avant d'y accueillir Françoise, s'il voulait faire bonne impression.

Le mardi, comme d'habitude, il joua au poker et, comme toujours, il gagna, mais la somme était un peu moins élevée que la semaine précédente et c'était préférable ainsi s'il voulait continuer à être invité à ce rituel hebdomadaire. Fréquemment, il songeait à Françoise, au point qu'il se demandait pourquoi elle était aussi présente dans ses pensées. Le sexe n'était pas ce qui venait le troubler le plus souvent. C'était son intelligence et surtout son ouverture d'esprit qui le touchaient. Il avait hâte de vivre l'expérience d'une fin de semaine relaxante, comme cela arrive à la plupart des couples normaux.